

Hubert Aquin, *Trou de mémoire*, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1968, 204 p.

René Dionne

Volume 4, numéro 4, 1968

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036358ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036358ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dionne, R. (1968). Compte rendu de [Hubert Aquin, *Trou de mémoire*, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1968, 204 p.] *Études françaises*, 4(4), 444-447.
<https://doi.org/10.7202/036358ar>

HUBERT AQUIN, *Trou de mémoire*, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1968, 204 p.

Trou de mémoire est un fort beau livre, et savant. Il témoigne, en effet, d'une culture qui s'apparente à celle des

humanistes des générations passées, curieux de tout et férus de connaissances artistiques tout autant que scientifiques. Le narrateur est pharmacien et la pharmacologie n'a pas de secrets pour lui. Il n'en connaît pas moins bien les subtiles techniques des artistes du baroque. C'est même d'après certains de leurs procédés qu'il structure son roman. La maquette de la page couverture, qui reproduit l'« anamorphose d'un crâne pour miroir cylindrique par le Père Du Breuil (1649) », nous en prévient.

Trou de mémoire sera, lui aussi, une anamorphose, une série d'effets de perspective et de trompe-l'œil. Il commence par une lettre (p. 7-17) : Olympe Ghezso-Quénum, Ivoirien de Grand-Bassam, s'adresse à P.X. Magnant, Montréalais, pour obtenir de la documentation écrite sur le mouvement révolutionnaire du Québec. Suit, en six chapitres (p. 19-72), le récit de l'assassinat de Joan par P.X. Magnant qui l'a aimée. L'éditeur annoté abondamment ces pages, puis se laisse aller lui-même à raconter un incident omis par P.X. Magnant (p. 73-99), avant de faire la critique de son texte (p. 101-113). Il y ajoute ensuite, à partir d'un cahier de P.X. Magnant, antérieur au premier récit, deux chapitres (p. 111-120), puis une note où il meurt et s'enterre (p. 121). Prend la relève un second éditeur, R.R. (Rachel Ruskin, comme on l'apprendra plus tard, sœur de Joan), qui, déjà, avait ajouté aux notes infrapaginales du premier. Elle déclare, sans pudeur aucune, avoir inventé « de toutes pièces le délire pseudo-hallucinatoire de Pierre X. Magnant qui, croyez-moi, nous assure-t-elle, n'a jamais existé ailleurs que dans mon imagination... » (p. 123). Ce n'est qu'une « semi-finale » (p. 123-134). Le premier éditeur ressuscite; dans « suite et fin » (p. 135-145), il dénonce l'imposture de R.R., mais il n'ose pas enlever les pages qu'elle a écrites, tellement elles se greffent bien au récit de P.X. Magnant dont elles fournissent, d'ailleurs, un excellent commentaire. R.R. réapparaît, au bas de la page 145, pour noter que le texte de l'éditeur devait « vraisemblablement se poursuivre », mais qu'elle n'en possède pas la suite. Les deux chapitres suivants (p. 147-192) appartiennent au « Journal de Ghezso-Quénum », annoté à la fois par l'éditeur et R.R.; nous y sont racontées les amours de celle-ci et de l'Ivoirien. La « note finale » (p. 193-204) nous apprend que l'éditeur, rejoint à Montréal par Ghezso-Quénum, n'est autre, sous son faux nom de Charles-Édouard Mullahy, que P.X. Magnant, supposément mort. Les deux disparaissent, on trouve leurs cadavres; R.R. reprend la plume et devient Anne-Lise Jamieson, enceinte d'un enfant qui s'appellera Magnant, fruit d'un viol. « Et je veux, écrit-elle, que mon enfant soit plus heureux que son père et qu'il n'apprenne jamais comment il a été conçu, ni mon ancien nom... » (p. 204).

Pour Hubert Aquin, tout roman est policier. *Prochain*

épisode et *Trou de mémoire* racontent deux chasses à l'homme. Dans le premier, le narrateur était le poursuivant; dans le second, c'est le lecteur. Ici et là, le fuyard se trouve le même: l'auteur-narrateur-Aquin, lui-même poursuivant, à la recherche de son identité. Dans *Prochain épisode*, il s'agissait tout autant d'identité nationale, collective, que d'identité personnelle; dans *Trou de mémoire*, il n'est, somme toute, question que de celle-ci, le pays étant réduit pour une bonne part à un décor étranger qui situe le révolutionnaire tout en l'internationalisant, mais ne l'engendre pas.

Qui suis-je, moi, écrivain Hubert Aquin? Bien sûr, je suis l'auteur du récit lyrique de Pierre X. Magnant: j'y reconnais mon style alternativement enthousiaste et dépressif, ainsi que ma rhétorique qui transforme certaines pages de Magnant en manifeste révolutionnaire. Je suis cet assoiffé d'amour qui, après être passé de femme en femme, se colle avec Joan, la tue et viole R.R., comme s'il ne pouvait aimer que dans la violence. Je suis aussi cet éditeur qui lit avec perspicacité et annote avec justesse le texte de P.X. Magnant; je relève d'abord les qualités et les défauts de son style, puis décèle, dans le tout, de la simulation et une certaine volonté de falsifier les faits, mais, pour apocryphe que m'apparaisse cette écriture et toute écriture, il se trouve néanmoins que je me laisse griser peu à peu par ses bouffées délirantes et que je me surprends bientôt à fabuler, coulant mon récit jusqu'à l'identification dans celui de P.X. Magnant. Cette R.R., qui se mêle d'intervenir en réviseur dans le texte préparé pour l'édition, y glissant même des pages de son cru, c'est encore moi qui n'en finis plus de relire mon texte, de le critiquer, de le préciser, d'y ajouter. Olympe Ghezso-Quénum, c'est mon frère jumeau par la révolution, sinon par la couleur, et plus encore par une science commune; l'art avec lequel il pratique la narco-analyse sur R.R. n'a d'égal que la perfection que je mets à faire disparaître Joan. Au fond, lui et moi ne sommes qu'un seul et même tout-puissant alchimiste du verbe écrit. En dehors de moi n'existe, à bien dire, que la Joan que j'ai assassinée, mais elle aussi fut moi, et ce livre qui raconte sa mort, c'est elle; son cadavre, c'est cette part de moi-même que j'ai rejointe en l'accouchant dans un écrit qui est une œuvre d'art mais également, en surimpression, et pour peu que l'on sache la regarder, une œuvre de mort.

Ici encore se manifeste l'impuissance radicale de l'écrivain; elle s'avère, en définitive, bien plus humaine, métaphysique, que personnelle. *Trou de mémoire* est aussi frustrant que *Prochain épisode*. Le narrateur du premier roman n'arrivait pas à tuer. Celui du second tue Joan dès les premières pages, P.X. Magnant et Ghezso-Quénum meurent avant la fin du volume; mais R.R.,

la sœur de Joan, survit, et elle est grosse d'un enfant qui s'appellera Magnant comme son père, et qui lui ressemblera d'autant plus, qu'entre ses géniteurs, il n'y a de différence que s'ils sont aperçus de points perspectifs différents. Si la mort est toujours là, figure cachée — comme dans *les Deux Ambassadeurs* de Holbein —, la vie y est aussi, dissimulant celle-là, toutes deux existant l'une par l'autre. Pas de poursuivant sans fuyard, et pas de fuyard sans poursuivant. Écrivain, Hubert Aquin n'existe que parce qu'il se poursuit; il vient au monde en se mettant à mort. Mais son crime n'est jamais total ni parfait; quelque bien exécuté qu'il soit, il se révèle toujours un échec: son mort, son livre, ont beau lui ressembler, être lui, il reste que ce n'est pas lui non plus, puisque lui est ailleurs, qui se cache pour accomplir son crime, et qui le juge, et qui n'en est pas satisfait. Le crime parfait effacerait toute réalité; *Trou de mémoire* ne réussit qu'à dissimuler bien imparfaitement, malgré le fin drapé de sa prose et de sa composition en trompe-l'œil, l'individu Hubert Aquin. Devant le réel, on est toujours infirme, quelque artiste que l'on soit; l'acide « racémique » permet de l'affronter, jamais de le terrasser complètement. Dans l'effort divinisé qu'il déploie pour le vaincre ou le surmonter, l'homme se crée et se tue à la fois; la vie n'est pas autre. Le crime parfait n'existe que dans le rêve, et le rêve n'est jamais le rêve tout à fait: il contient toujours une part de vécu, sans lequel il n'existerait d'ailleurs pas. Mon passé, c'est moi, mais dans la mesure seule où je ne laisse pas de me créer en lui prêtant sans cesse un sens à partir de la situation continuellement changeante qui m'enserme. Mon passé est là et ici, c'est mon cadavre, c'est mon œuvre, mais je suis ailleurs, « trou de mémoire ».

« Tableau secret, je m'allonge démesurément sur une feuille bi-dimensionnelle qui, par un effet d'optique, m'enserme comme un linceul indéchiffré: nature morte (« still life », dirais-tu), je suis une anamorphose de ma propre mort et de l'ennui. » (p. 130). *Prochain épisode* avait achoppé à faire la vraie révolution québécoise; *Trou de mémoire*, lui, opère, à la façon des alchimistes, la révolution dont Saint-Denys Garneau rêvait dans *Accompagnement*. Mais la joie est toujours absente...

R. D.